

Reviés

2

ISBN 979-10-90177-28-4

Maurice
Verstraete

Mes cahiers
russes
(1921)

Tu l'as vu, tu connais l'avenir. Il est
radieux, il est merveilleux.
Nikolai TCHERNYCHEVSKI, *Que faire ?*

Mes cahiers russes sont le grand-œuvre de Maurice Verstraete (1866-1955). Consul à Moscou de 1894 à 1896, secrétaire de l'ambassade en Russie de 1897 à 1900, consul général à Saint-Pétersbourg de 1901 à 1918, et directeur de la Banque du Nord et de la Banque russo-asiatique de 1901 à 1918, il a donc longuement vécu dans l'Empire des tsars, et traversé sa fin jusqu'à l'aube des temps nouveaux.

Quelques travaux d'historiens des banques l'ont un peu sorti de l'ombre (Hubert Bonin, 1993 ; Xavier Breuil et Camille Rey, 2011 ; Thierry Claes, 2015, 2017). Mais son témoignage est demeuré largement méconnu. Le récit nous mène du 7/20 mai 1915 au 14 septembre 1918. Sa lucidité n'empêche pas certains préjugés, comme sur l'Ukraine :

Rien ne distingue le Petit-Russien du Grand-Russien si ce n'est peut-être la couleur des cheveux. L'Ukraine n'a jamais eu d'existence nationale et n'a jamais formé un État. Il n'y a pas de langue petite-

russienne mais un patois fait de mots russes et de mots polonais qui n'a donné naissance à aucune littérature. (26 juillet 1918)

Et s'il dénonce le retour des pogroms et de l'antisémitisme dans le sillage d'Octobre, il n'échappe pas au piège de la caricature essentialisante lorsqu'il décrit Ouritzki comme ayant « un type juif très marqué, un lorgnon sur un nez en forme de bec, le front large, le geste saccadé, la parole brève » (14 août 1918).

Certes, ce n'est pas le seul Occidental, pour ne retenir que ces témoins forcément distanciés, à avoir vécu les deux révolutions russes de l'an 1917 tout en noircissant du papier. Il n'est ni journaliste, ni historien, ni militaire. Et, contrairement à bien d'autres capitalistes ses contemporains, il a compris qu'après Octobre les choses ne seraient plus jamais comme avant. Entrant dans la gueule du loup, il a proposé au gouvernement soviétique, via un épais courrier adressé à Dzerjinski, une sorte de partenariat bancaire. On ne le lui pardonnerait pas à son retour en France, bien qu'il eût été arrêté et emprisonné par la Tchéka (D. R. Watson, 1993).

Soixante-dix ans plus tard, le « reviveur » de ces pages a vécu à Moscou, dans un pays (quel terme écriqué !) paradoxalement pacifique. En 1989-1992, c'était presque le même, en plus vaste, que celui dont avait vu accoucher l'administrateur bancaire, mais à l'agonie, agité par ses derniers hoquets, épuisé par une autre guerre et titillé par le désir démocratique. Des soldats jouaient la Lambada dans les bois du mont des Moineaux.

La Perestroïka gorbatchévienne n'était pas une révolution et, sous prétexte de restaurer le temple léniniste, n'aboutit qu'à un effondrement – qui, à peine deux décennies plus tard, a débouché sur une réimpérialisation. C'est alors que le hasard le fit tomber sur Mes cahiers russes. Au risque de la grandiloquence, on peut voir en son auteur le Tacite de ces années de basculement mondial : style sobre, pensée lucide, information puisée à bonnes sources. Et de surcroît, pas d'ego, sinon en fin de parcours, tant la peur de la mort donne des ailes. De ce côté, l'autobiographie de Verstraete, Sur les routes de mon passé, un gros manuscrit acquis en 1949 par l'université Stanford, attend son éditeur.

Voilà plus d'un siècle que tout cela est arrivé. Le centenaire de la mort de Lénine, l'an dernier, a donné lieu à bien peu de commémorations sincères. Alors, pourquoi lire Verstraete, parmi une pléthore d'autres, parfois au plus près d'événements que le banquier diplomate appréhende de dedans son petit jardin pétersbourgeois ?

L'Europe est aux portes de la Russie, à moins qu'on ne voie plutôt en elle son vestibule, ou, inversement, que l'Europe ne soit celui de la Russie. « Homo sum, russum nihil a me alienum puto », je suis homme, rien de ce qui est russe ne m'est étranger. L'heure des bilans est loin derrière nous, ce fut la tâche de la génération des murs effondrés qui, passée l'euphorie, ces Années folles de fin de siècle, tenta d'ouvrir grand les portes. Mais c'était sans compter sur l'esprit de revanche et les bonnes vieilles recettes des retours

de bâton. Chausser les lunettes du passé, fussent-elles polies dans le verre d'un seul témoin, c'est s'engager à regarder le présent avec un peu moins de naïveté. Marcher dans les pas d'autrui déniaise. Et même si tout est archiconnu, il faut en revenir à cette source que sont les derniers temps d'un empire et les premiers pas de l'empire suivant.

Hervé BAUDRY-KRÜGER

Note sur l'établissement du texte

Le texte de l'édition originale a été modernisé, notamment en ce qui concerne les noms propres.

Un index des noms de personnes a été ajouté en fin d'ouvrage.

Les errata de la liste de 1920 ont été corrigés, ainsi que diverses coquilles éparses.

Les appels de notes, de l'éditeur, sont marqués par un astérisque.

AVANT-PROPOS

Paris, 4 mai 1919.

Le drame de la Révolution russe est tellement poignant et l'histoire de ce cataclysme formidable contient de tels enseignements qu'après beaucoup d'hésitations je me décide à publier les cahiers où j'ai de temps à autre, quand j'avais des loisirs, relaté et analysé les événements dont j'étais à Petrograd le témoin. On n'y trouvera ni un récit suivi ni des annales détaillées, mais de simples notes écrites sans prétention et destinées principalement à renseigner sur ce qui se passait en Russie les quelques amis de Paris à qui je les communiquais au fur et à mesure. Beaucoup d'entre elles ont perdu de leur intérêt depuis que les événements qu'elles annonçaient se sont produits et maintenant elles sont fanées comme les plantes d'un herbier, mais telles quelles elles seront peut-être de quelque utilité à ceux qui voudront un jour étudier les causes et la nature du plus grand des bouleversements politiques et sociaux.

Quand j'ai commencé à rédiger mes cahiers, c'était au lendemain de la défaite sur la Dounaetz de la troisième armée russe commandée par le général Radko Dmitrief.

Les Allemands venaient d'entreprendre leur fameuse campagne de 1915 qui ne fut qu'une série de victoires et qui fit croire au monde entier ainsi qu'au peuple allemand, grisé par la marche triomphale de ses armées à travers les plaines de Galicie et de Pologne, que l'Europe allait tomber pour toujours sous la domination de l'empire germanique. Le fléchissement du colosse russe avait provoqué chez les Alliés, et surtout en France, une stupéfaction douloureuse d'autant plus grande que nul ne semblait en avoir admis la possibilité. La presse, obéissant à une consigne, n'avait pas cessé, depuis le début de la guerre, de publier les articles les plus élogieux et sa force invincible, et de toutes parts on avait versé à l'opinion publique le vin frelaté du mensonge, comme si les peuples héroïques qui se préparaient à combattre et, s'il le fallait, à mourir pour la liberté, ne méritaient pas de connaître la vérité vraie, au lieu d'entendre des contes de fées bons pour des enfants qu'il s'agirait de distraire. On avait peur de froisser le tsarisme en montrant ses tares. Peut-être aussi ne les connaissait-on que très mal et ne savait-on pas les découvrir sous le décor somptueux qui éblouissait tant d'hommes publics, trompait tant de personnages officiels et donnait à l'ancien régime la façade la plus imposante. Il me sembla que mon devoir était de dire ce que je savais, d'indiquer l'état lamentable de l'armée russe qui se battait

héroïquement mais manquait de tout, et, au risque de passer pour un pamphlétaire, de faire connaître le rôle et l'influence de Raspoutine, d'insister sur la décomposition du régime et de montrer le danger grandissant de la révolution. Il me parut qu'en donnant ces informations à quelques personnes qui pourraient en tirer parti, je me comporterais non seulement en bon citoyen de mon pays, mais aussi en ami sincère de la Russie, qui n'était pas responsable des erreurs de son gouvernement, et mes premières notes furent consacrées aux causes de la défaite de Galicie, à la légèreté criminelle du général Soukhomlinov, ministre de la Guerre, à la personnalité de Nicolas II dont on faisait plus qu'un dieu et qui était moins qu'un homme, à l'action néfaste de Raspoutine et aux influences occultes qui travaillaient pour le roi de Prusse dans le palais de Tsarskoïe Selo. Les événements qui eurent lieu ensuite ne me donnèrent que trop raison, mais j'aurais mille fois préféré avoir tort plutôt que d'assister, comme je l'ai fait, au martyre d'un peuple qui méritait un meilleur sort et à la chute d'un souverain dont les fautes furent immenses, mais qui les expia d'une manière effroyable et dont la mémoire ne doit plus inspirer qu'une pitié sans bornes. Quel chemin de croix cet homme aura gravi, depuis la nuit où, dans son wagon, en gare de Pskov, il dut remettre à Gouchkov son abdication, jusqu'à cette autre nuit, en juin 1918, où, dans une chambre

sordide à Ekaterinbourg, il fut, dit-on, abattu à coups de fusil et de revolver, lui, sa femme, son fils, ses filles et les quelques amis qui l'avaient accompagné, réunis tous dans la mort affreuse comme ils l'avaient été dans la vie heureuse. Je me souviens, comme si c'était hier, de son entrée triomphale à Moscou, la veille de son couronnement, en mai 1896. Je le revois, le jour du sacre, vêtu des insignes impériaux, la tête disparaissant à moitié sous la couronne trop grande, paraissant plier sous le poids du lourd manteau de drap d'or qui lui tombait des épaules, et saluant du haut de l'escalier rouge du vieux Terem du Kremlin, dans la lumière d'un soleil éclatant, le peuple innombrable qui l'acclamait frénétiquement. Puis je me rappelle, un jour d'été en 1917, au cours d'une promenade, l'avoir entrevu dans le parc du palais de Tsarskoïe Selo, surveillé par des soldats de l'armée rouge et bêchant la terre pour prendre un peu d'exercice. On l'apercevait à travers les barreaux de la grille de clôture, et des gens du peuple regardaient avec indifférence le tsar déchu qu'ils avaient adoré. Quelques jours plus tard, un matin, de très bonne heure, Kerenski vint le chercher, lui et la famille impériale, et les fit monter dans un train spécial qui, avant que la ville ne s'éveillât, les emporta en Sibérie, à Tobolsk. J'imagine de quelle angoisse le cœur de ces infortunés dut être étreint quand ils quittèrent pour toujours le palais qui les avait vus si puissants, et qu'ils s'en allèrent

vers l'exil et la mort. Quant à Kerenski, son heure de gloire ne fut pas longue. Quelques mois plus tard, il arrivait en fugitif dans ce même palais de Tsarskoïe Selo d'où il avait expulsé Nicolas II. Pas plus que l'héritier des Romanov, il ne s'était montré de taille à gouverner le peuple russe et les événements avaient rapidement débordé le petit avocat qui avait joué à l'homme d'État. D'autres personnalités, autrement fortes et redoutables, surgissaient des bas-fonds de la révolution. Lénine et Trotski s'emparaient du pouvoir, s'y installaient et créaient une dictature impitoyable, la dictature du prolétariat qui devait peu à peu s'orienter dans la voie de la terreur et de la destruction radicale de l'édifice social.

Je dois dire que lorsque je pressentais la révolution imminente et que je constatais l'aveuglement du gouvernement impérial qui faisait tout pour la provoquer, je ne m'attendais pas à ce qu'elle fût à ce point socialiste. Je pensais à une révolution politique s'accomplissant par le moyen d'un coup d'État ou à une révolution de palais. Mais dès le premier jour le caractère socialiste de la révolution russe apparut clairement, et quand nous vîmes le soviet des délégués ouvriers et soldats s'installer immédiatement au palais de la Tauride, comme un corps constitué et déjà organisé, nous comprîmes tous en Russie que la guerre venait de soulever des questions plus graves

encore que des questions de frontières et de nationalités et qu'elle mettait debout, dans toute sa complexité et son énormité, la question sociale. Nous comprîmes également que les hommes qui prenaient sur eux la tâche de diriger la révolution n'en étaient pas capables pour diverses raisons, soit parce qu'ils n'étaient pas animés de son esprit, soit parce qu'ils étaient des socialistes de cabinet, trop théoriciens, trop sentimentaux et insuffisamment énergiques ; nous perdîmes lors de l'affaire Kornilov nos illusions dernières et nous désespérâmes de Kerenski pendant que les Alliés continuaient de croire en lui de même qu'ils avaient cru en Nicolas II. J'attendis quant à moi la chute de Kerenski comme j'avais attendu celle de Nicolas II, mais avec plus d'angoisse, parce que le triomphe de la révolution en février 1917 ne semblait pas comporter fatalement la fin de la Russie ni sa complète défection, tandis qu'il ne serait plus possible après la chute du gouvernement provisoire de conserver le même espoir. On était en face d'un tel affaiblissement de l'organisme politique russe qu'on le sentait incapable de supporter sans en mourir une nouvelle révolution. La révolution maximaliste l'a en effet achevé et la Russie vaincue, ayant mis bas les armes, est devenue un champ d'expériences socialistes, doublé d'un champ de bataille pour la lutte des classes. Maintenant, il n'y a plus, à proprement parler, de Russie, mais il

subsiste, un peuple russe qui, s'il a perdu sa forme sociale et politique, n'a pas perdu son âme ni la conscience de ses destinées et qui certainement se relèvera un jour pour refaire son unité et recommencer sur de nouvelles bases son existence nationale.

De même que le tsarisme, le bolchevisme doit sombrer. Ses jours paraissent maintenant comptés, mais quand je quittai la Russie, en septembre 1918, il était puissant encore et ce ne fut pas l'une des moindres erreurs de ses adversaires que d'avoir cru prématurément à sa défaite et de l'avoir annoncée trop tôt. Il y avait dans le mouvement bolcheviste une force réelle que j'ai dû constater et dont j'ai recherché les causes aussi impartialement que possible. Il y avait également en lui un esprit impérialiste très curieux, qui depuis lors s'est étalé au grand jour, mais qui se dissimulait au début. Le fait de mésestimer la puissance de l'ennemi est la cause principale de la plupart des défaites. Les bolcheviks furent bien servis par leurs ennemis qui les attaquèrent avec des moyens insuffisants et leur procurèrent des succès faciles. C'est en eux-mêmes qu'ils ont trouvé leurs pires ennemis et ce sont leurs propres fautes qui vont causer leur défaite certaine. Ce qu'ils ont introduit en Russie, ce n'est pas le socialisme. Ils n'ont pas nationalisé seulement ce qui, peut-être, était susceptible de socialisation, c'est-à-dire la grande industrie ayant subi un développement suffisant grâce au capita-

lisme ; ils ont tout nationalisé à tort et à travers, sans distinction, même le petit commerce, la petite industrie, les professions libérales et jusqu'à l'être humain redevenu esclave ; leur communisme brutal, cynique et prématuré, destructeur de toute propriété même individuelle et privée, créateur d'anarchie et fauteur de guerre civile, n'a été qu'une infâme caricature du socialisme. C'est contre le socialisme, dont ils se réclamaient, que les bolcheviks ont commis leur plus grand crime et ce n'est pas tant pour avoir violé les lois divines et humaines que pour avoir enfreint les lois économiques et naturelles qu'ils vont périr. Au milieu des ruines qu'ils ont accumulées, ils ne peuvent plus subsister et le jour où le peuple verra qu'ils faiblissent, ce jour-là il se ruera contre eux et les abattra d'un seul coup. La réaction qui suivra sera terrible.

Il m'a paru, pendant que j'observais la politique bolcheviste, que Lénine voyait le danger des exagérations et des excès de son parti et j'ai noté certains faits qui m'ont paru significatifs, mais ce ne sera que plus tard, quand on aura en mains la documentation nécessaire, qu'on pourra réellement connaître et juger les actes et les intentions du collège des commissaires du peuple ; jusque-là on ne peut guère, comme je l'ai fait, que noter des impressions. Ce qui paraît certain, c'est que le bolchevisme ne disparaîtra pas sans laisser de traces et qu'il aura donné au

monde une sanglante leçon de choses qui ne sera pas entièrement perdue. Il aura montré à quel point sont fragiles les opinions, les coutumes et les institutions humaines et combien trop souvent les obstacles qui nous arrêtent sont imaginaires. La lutte des classes qu'il a préconisée aura servi à prouver leur solidarité et la nécessité de leur union.

Après le bolchevisme et la guerre européenne, le monde ne sera plus le même. Ce sera un monde nouveau, très différent de l'ancien, et c'est à cette transformation incroyable, à ce renversement inouï de tant de trônes, de tant d'idées et de tant de préjugés où les bolcheviks ont joué leur rôle, à toute cette révolution intérieure et extérieure qui vient de se produire, qu'involontairement je songeais en écrivant sous la date du 17 avril 1918 que personne ne plaindra les bolcheviks, que la plupart les maudiront, mais que peut-être ils ne sont que les instruments du destin, qui les a choisis pour pétrir dans la souffrance une humanité meilleure.

Achévé de composer en Palatino corps 10 en
avril 2026 pour le compte des éditions La Ligne
d'ombre.

Dépôt légal mai 2026.

